

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 5

Artikel: Nos amis les gruyériens
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214481>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 1^{er} février 1919. — La maison campagnarde (Jean des Sapins). — L'auberge du Faucon (G.-A. B.). — Nos amis les Gruyériens (V. F.). — Duè z'histoires (J. à St-Jean). — Feuilleton : Du Jorat à la Cannebière (O. Badel), suite. — Boutades.

LA MAISON CAMPAGNARDE

POUR le villageois, la maison, c'est un vieux toit brun blotti au pied d'une colline, non loin du clocher antique qui semble vouloir étendre sur lui sa protection.

Il l'aime ce vieux toit parce que c'est là qu'il est né. C'est là qu'ont vécu ses ancêtres, là aussi qu'ils sont morts. A l'étranger, il en conserve pieusement l'image et c'est lui qu'il veut revoir au retour.

Il y a une cour aux pavés ronds entre lesquels pousse une herbe rare. Quand on arrive, le chien bondit hors de sa niche, les poules apeurées s'enfuient d'un vol lourd, tandis que le coq, dressé sur ses ergots, fait face à l'intrus, puis s'apprête à couvrir vaillamment la retraite. Sous les chevrons de l'avant-toit, hironnelles et moineaux se disputent la place.

Poussez la lourde porte de chêne. Vous pénétrez dans un corridor étroit et dallé au fond duquel il y a la cuisine.

C'est une de ces cuisines du bon vieux temps, aux « carrons » irréguliers qu'on lave à grande eau tous les samedis. Le plafond bas est barré de grosses poutres noircies par la fumée et par le temps. Sous la vaste cheminée, le foyer est là, mais la crémaillère a disparu pour faire place à un « fourneau-potager ». De temps à autre, on fait encore du feu sur l'âtre pour sécher les jambons et les énormes quartiers de lard suspendus par des attaches en osier. A l'un des angles, voici la vieille pendule enfermée dans sa caisse de bois verni. Un disque de verre laisse apercevoir le balancier de laiton qui bat sans trêve. L'aiguille poursuit sa course sur le cadran d'émail, la grande aiguille qui marque invariablement les heures de joie et les heures de douleur, celles de prospérité comme celles de lassitude. Le timbre haut et clair rappelle la fuite des jours.

Pour le campagnard, la cuisine est le centre de la maison. C'est là que, chaque soir, autour de la table, se réunissent ceux que le travail ou les affaires ont séparés. Dans les jours de fête, on y invite les convives — parents et amis — pour leur offrir des repas plantureux. Et aux jours de deuil, c'est là encore que les membres de la famille se retrouvent, se rapprochent comme pour chercher un appui ; c'est leur centre de ralliement après les luttes ; quand le malheur a passé, c'est ici qu'ils se comptent comme les survivants sur le champ de bataille.

De la cuisine, une porte conduit à la grande chambre où l'on conserve les vieux meubles de famille. Il y a un vieux fauteuil recouvert de reps rouge et de haut en bas, tout autour, on aperçoit un cordon de clous jaunes. Il y a encore un canapé aux profondeurs molles et un vieux secrétaire où l'on tient dans des ti-

roirs qu'on n'ouvre pas, de pauvres lettres jaunies par le temps. Les autres chambres sont à l'étage. Un petit escalier de bois nous y conduit. Ce sont de simples chambres aux murs blanchis à la chaux. L'une d'elles n'est pas meublée. Sur de longues perches parallèles au plafond on suspend toutes les variétés de poires récoltées en automne, tandis que, à même le plancher, des bonbonnes ventrues sont alignées contre la paroi. Elles portent des étiquettes alléchantes : eau de cerises, eau-de-vie de lie, eau-de-vie de marc. Ouvrez la fenêtre, les noix sont là dans le séchoir à portée de la main.

De chacune de ces chambres, on a une vue différente : collines boisées, champs en culture. Sous le vieux toit s'étend le vaste galetas où l'on remise les objets inutilisables et où sèche la provision de bois pour l'hiver. C'est là que rats et souris prennent leurs ébats quand la maison dort.

De deux ou trois côtés, la demeure campagnarde est entourée d'un jardin où les fleurs et les légumes croissent côte à côte. La cave conserve sa provision de pommes de terre, son tonneau de cidre et son tonneau de vin vieux. On a beau habiter une contrée où persistent les derniers vignobles, on est fier de son vin tout de même. On le met en bouteilles chaque année et quand il a passé un ou deux hivers dans « le bouteillier », il possède, à défaut de soleil, le goût mordant du terroir.

Dès que les premières fleurs apparaissent, les abeilles affairées sortent des ruches. Alors la maison, la bonne vieille maison campagnarde, que le villageois n'échangerait pas contre un palais, semble se réveiller. Elle quitte le long sommeil hivernal pour redevenir gaie, fleurie et accueillante.

JEAN DES SAPINS

L'AUBERGE DU FAUCON

A propos de l'article de M. L. Mogeon, publié dans notre numéro du 18 janvier et intitulé : *Un agent bernois d'avant la Révolution*, M. G.-A. Bridel nous adresse les lignes suivantes qui soulèvent une intéressante question d'histoire :

DANS l'intéressante communication de M. L. Mogeon publiée dans le *Conteur* du 18 janvier, intitulée « Un agent bernois avant la révolution », il est question de l'auberge du Faucon. Où se trouvait-elle en 1797 ? Je ne sais si jusqu'ici ce point a été fixé. Les auberges, de même que les débits de vin et pintes de Lausanne ont souvent transporté leurs enseignes d'un quartier un à autre, aussi faut-il toujours être prudent en matière d'identification d'une date précise. Pour ceux que cela intéresse, je pense utile cependant de rapprocher de cette mention du Faucon en 1798 le renseignement que voici que je dois à la complaisance de M. Ed. Notz, archiviste communal. En 1671, la maison qui est à l'angle de la Palud et des escaliers du Musée Arlaud, au N° 13, était propriété d'un Jean Millet qui l'avait acquise de David Tharin et il est dit de cette maison qu'il y pend nouvellement l'enseigne du

Faucon — Est-ce là qu'il faut se représenter le sieur Roquelaure faisant l'office de mouchard au profit de Leurs Excellences, dont le régime allait prendre fin. — C'est dans ce même immeuble que, quelque quarante à cinquante ans plus tard, si nous ne faisons erreur, s'écoula l'enfance du futur président Benjamin Dumur, notre regretté historien lausannois.

G.-A. B.

L'*Hôtel du Faucon* à la rue St Pierre, fermé en 1899, est beaucoup plus récent et avait succédé au logis de l'*Aigle*.

Pensée. — Pour que nous gardions la joie et la fierté d'être Suisses, il faut que nous soyons gouvernés à la suisse, sous des institutions suisses, par des gouvernants animés de l'esprit suisse.

19 juin 1915

ALBERT BONNARD

NOS AMIS LES GRUYÉRIENS

Parlant de la Gruyère, M. P. Philipona écrit : **P**AYS pastoral par excellence, habité par une race forte, intelligente, industrielle, aimant ses montagnes ; pays tout enbaumé de souvenirs légendaires, terre nourricière, aux pâturages féconds, où paissent les plus beaux troupeaux du monde ; nature sereine, idyllique ; patrie chérie qui retient ses enfants par les chaînes les plus douces ; alpes familières vers lesquelles les Gruyériens émigrés se sentent ramenés par une invincible nostalgie, lorsque retentit à leurs oreilles, sur le sol étranger, la pastorale mélodée des Armaillis des Colombettes.

Cette heureuse contrée n'est pas seulement riche de ses beautés naturelles et de l'amour de ses enfants ; elle possède un autre trésor, bien à elle aussi : son patois, à la fois vif, doux et sonore ; demeuré pur, tandis que tant d'autres se sont altérés ou ne subsistent même plus ; son patois, seul vrai parler, aujourd'hui encore, des armaillis, petits et grands, en lequel sont écrits quelques-uns des plus beaux poèmes rustiques et que continuent d'employer des conteurs dont nombre d'écrivains célèbres envieraient le coloris du style, la verve et l'esprit, s'ils pouvaient les lire.

Parmi ces auteurs du crû, M. Cyprien Ruffieux, de Bulle, occupe un des premiers rangs par les qualités de ses récits autant que par la fécondité de son talent. Il les publia d'abord dans l'*Ami du peuple*, à partir de 1893, si nous ne faisons erreur ; puis dans les *Etrennes fribourgeoises*, dans le *Messager de la Gruyère* et de la *Veveyse*, dans la *Feuille d'avis de Bulle*, dans le *Fribourgeois*. Signés généralement *Tobi* ou *Tobi di j-elyudzo*, ces morceaux, prose et vers, ont été réunis, pour une grande part, en un volume paru en 1906 sous ce titre : *Onna fourdèrà de j-elyudzo*¹. (Un plein tablier d'éclairs, c'est-à-dire de facéties.)

L'auteur écrit le patois phonétiquement, comme on tend de plus en plus à le faire ; il

¹ *Onna fourdèrà de j-elyudzo*. — Contes, farces, historiettes, bons mots, en patois fribourgeois, publiés par *Tobi di j-elyudzo*. Bulle, imprimerie commerciale, Ernest Muller-Chiffelle.

figure les mêmes sons par un signe unique et supprime les lettres qui ne se prononcent pas, notamment la marque du pluriel. « Pourquoi, dit-il avec raison, pourquoi vouloir imiter la langue française dans ses multiples difficultés et ses nombreuses aberrations ? » Pour faciliter encore la lecture de son ouvrage, il donne en quelques lignes un clair aperçu de la prononciation.

Nous venons de relire le livre de Tobî, et nous y avons pris le même plaisir qu'il y a douze ans. C'est que, en son idiome si riche et si alerte, c'est non seulement une mine de joyeusetés, mais encore une galerie de tableaux d'intérieur et de plein air, où sont peints au vit nos bons voisins, avec leur gaieté, leur vivacité, leur esprit naturel, avec leurs solides qualités et aussi avec les menus travers communs à tous les mortels. On y voit combien ils sont restés simples dans leurs goûts, fidèles à leurs saines traditions; ennemis des songe-cieux, des trouble-fêtes, autant que des mécréants, des orgueilleux, des hâbleurs et des avarés; quels tours impayables ils jouent aux médisants, aux mauvais ménages, aux piliers de cabaret, sans dédaigner eux-mêmes le jus de la treille; enfin le pittoresque de leurs innombrables sentences, et cette promptitude dans les réparties, qui indique un esprit éveillé et dont les tout jeunes Gruyériens donnent déjà mille exemples. Ecoutez donc les réponses-ci après que fait à une bonne dame un bambin de Bulle ou de Gruyère :

La dame : « A nekoué i-tho ? »
 — I chu a mon chéna.
 — Ê a ton chéna kemin ly dyon-the ?
 — Ly dyon kemin a mè.
 — Ma, tè, kemin i-tho anom ?
 — Chu anom kemin mon chéna.
 — Ithè-vo prâ intche-vo ?
 — No chin atan tiè ke no j-an dè tachè.
 — Ê vouéro i-vo dè tachè ?
 — No j-in d'an ti a tzakon ouna, madama. 2).

On peut rapprocher de ces répliques les propos, plus irrévérencieux encore, tenus par un petit bonhomme à la vue d'un couple disgracié par la nature : le mari mal bâti, la femme boiteuse :

Le galopin, à des camarades avec lesquels il joue à la rue : « Hâ ! vuityè-vè, i parè ke la mènadzèri ly-a ourâ la dzèbe i chindzo !
 L'épa, du kemin n'a klyotze, ch'arithè, chè rêvirè kontre chti chenapan, è in ly mothrìn le poin ly fâ :
 — Ê-the por mè ke te di chin ?
 — Na, répon le kachèrou, ke ly-èthi dza prè a dè-kanpâ.
 — Ê-the po ma fèna ?
 — Na.
 — Ebin po nekoué è-the ?
 — Ly-è po ti dou, ke répon le manifè in fotin le kan a vintro debotenâ. 3).

Dans un autre exemple de méchante langue, Tobî di j-élyudzo montre deux commères qui se détestent et qu'un pieux devoir amène en même temps au chevet d'une morte. Elles s'abandonnent, un peu embarrassées tout d'abord et non sans se tenir sur leurs gardes.

La Juli, k'irè la pilye pivràye, ly-a la première demandâ a Goton dè chè novalé.
 — Kemin va ? ke ly fâ in chè rèkoukilyin.
 — Ora, va ôtiè mi, ke ly répon Goton, ma chu-jouva bin malâda.
 — Tyi-vo j-à ?
 — N'in ché achurâ rin, ly-è kru d'ithre inpojenâye.
 — Ma, n'è pâ pochublyo; vo vo cheri pouitthre mouâcha la lïnvoua, ke li fâ la voudèja. 4).

Mais les Gruyériennes ne sont pas toutes de cet accabit, il s'en faut de beaucoup. D'être vives, ne les empêche pas d'avoir bon cœur, même à l'égard des animaux. Voyez un peu le croquis suivant, qui dans son réalisme est un petit chef-d'œuvre :

L'ôtre né, nothra Kathyô irè akreptênâye dèrè sa tchivra, le brotzè ariâ in plyèthe, in trin dè ma-

nihlyâ daveron l'uvro a chta poua bedyète. To d'on kou, la bega (ly-è le nom a la tchivra) keminthè a ch'èkarpâ, lèvé la kuva è... lèché kor on ré ke n'avi pâ la mima kolâ tiè le lathf...

Kridè-vo ke la Katyô ché chi grô impontâye, è ke ly ôché rêmouâ chon brotzè ? O là na ! Ché viré d'la pâ d'la kabra, è to t-in aryin adi, in ly fajin di galé j'yè, i ché betè a dre :

— Fâ adi, fâ adi, poua miya, le kolèri... 5).

Cette candeur, l'auteur la montre chez une autre bonne femme, âme charitable qui ne songeait qu'à soulager son prochain et qui avait pris des billets de deux loteries, dont une de Fribourg :

Du ke ly a-j-ou pri chtou bilyè ly-a préyi chin Dzojè chin débredâ po ke ly fachè la grathè dè réuchi a avi ôtiè. Le teradzou arouvè, è la poua ly è j-ouva tota morfondya dè rin avè. I ché betè adon a dre to don kou a cha chéra : « Le bon Dieu ly-è topari galyâ téthu ! »

Kotiè dzoa dèvan tiè dè teri ha dè Friboa, cha chéra ly di : « No j'arin ôtiè a ha dè Friboa. »
 — Prou chur ke ly fâ to balamin, chin Dzojè no j-in da dza fi ouna on yâdzo, n'arè topari pâ la konhyinthe dè no rè fère chtache...

È portan ly-an teri la lotèri, è chin Dzojè chin dè rè pâ mèhlyâ. 6).

Cette double déconvenue n'aura sans doute pas retenu la brave Gruyérienne de croire aux miracles, car malgré les moments d'humeur contre tel ou tel saint, son beau pays a conservé très vive la foi des vieux âges. Mais, à propos de miracles, savez-vous qu'il y en a de deux sortes : les grands et les petits. Chasser les poules de la chenevière, en tuer une, la voir revenir toute vive avec ses compagnes, ce n'est là qu'un petit miracle, dit Tobî. Qu'un nemrod en herbe rapporte un lièvre tiré par lui-même, c'est encore croyable. Une seule chose est vraiment miraculeuse. Devinez laquelle !

Ma datche mè chublyè a l'orolyo ke l'omo ke ché budzè pâ du intche-ly, ke poujè pâ on pi ou kabarè, ke vouèrdè la baraka pè bî è pè pou, ke di djâmé na a cha fèna, ke brechè è panè lè piti kan plyâron, ly-è on mèrâhlyo. Ebin mè ly dyo ke n'è pâ veré ; chin n'è tiè on mèrâhlyo.

Ouna fèkala ke n'a rin dè lïnvoua è ke dèvejè, chin n'è pâ on mèrâhlyo; ma ouna fèkala ke ly-a ouna lïnvoua è ché châ ché tyiji, chin ly-è on mèrâhlyo ke ché onko djêmè yul... 7).

De ces drôleries, ce divertissant ouvrage en est farci, à côté de fables, de récits de bataille, d'une histoire de Rome à mourir de rire, d'une chanson avec sa musique et de bien d'autres pages, presque toutes ornées de vignettes. Ce qui donne du prix à tout cela, c'est, avec la saine gaieté qu'on y respire, l'art qu'y a mis le conteur. « Kan on vou fère avalâ ouna dzanlyâ, i fô chavi la montâ », dit-il lui-même (quand on veut faire avaler une bourde, il faut savoir la contaire). Or il y est passé maître.

V. F.

2. — A qui est-tu ? — Je suis à mon père. — Et ton père, comment s'appelle-t-il ? — Il s'appelle comme moi. — Mais quel est ton nom à toi ? — J'ai le même nom que mon père. — Etes-vous nombreux chez vous ? — Nous sommes autant que nous avons de tasses. — Et combien en avez-vous, de tasses ? — Nous en avons chacun une, madame.

3. — Hé ! voyez donc, il paraît que la ménagerie a ouvert la cage des singes !

L'époux, roide comme une cloche, s'arrête et se retourne vers ce chenapan en lui montrant le poing : « Est-ce pour moi que tu dis cela ? — Non, répond le petit démon, déjà prêt à décamper. — Est-ce pour ma femme ? — Non. — Pour qui est-ce donc ? — C'est pour tous les deux, réplique le vaurien en détalant à toutes jambes. (Mot à mot : « à ventre déboutonné. »)

4. — La Julie, qui était la plus caustique (littéralement : « la plus poivrée ») demanda la première à Goton de ses nouvelles : — Comment va ? lui fait-elle en se repliant. — Cela va un peu mieux maintenant, répond Goton, mais j'ai été bien malade. — Qu'avez-vous eu ? — Je n'en sais vraiment rien, j'ai cru avoir été empoisonnée. — Mais ce n'est pas

possible ! Vous vous serez peut-être mordu la langue, lui dit la sorcière.

5. — L'autre soir, notre Catherine, accroupie derrière sa chèvre, le seau à traire en place, était en train de manier le pis à cette pauvre biquette. Tout à coup, la Bègue (c'est le nom de la chèvre) commence à écarter les jambes, lève la queue et... laisse couler un ruisseau qui n'avait pas la couleur du lait...

Croyez-vous que Catherine se soit fort émue et qu'elle ait déplacé son seau ? Oh ! non. Elle se tourne du côté de la chèvre et, tout en continuant de traire, tout en lui faisant les yeux doux, elle se met à dire :

— Fais seulement, fais seulement, ma pauvre, je le coulerai !...

6. — Dès qu'elle eut pris ces billets, elle pria saint Joseph sans débriquer, pour qu'il lui fit la grâce de gagner quelque chose. Le jour du tirage arrive et la pauvre d'être toute morfondu de n'avoir rien. Alors la voilà qui se met à dire soudain à sa sœur : « Le bon Dieu est tout de même joliment têtû ! »

Quelques jours avant qu'on tirât la loterie de Fribourg, sa sœur lui dit : « Nous aurons quelque chose à celle de Fribourg. »

— C'est bien certain, lui fait-elle tout bellement, saint Joseph nous en a déjà fait une (une farce), il n'aura vraiment pas le cœur de nous faire de nouveau celle-ci.

7. — Ma femme (littéralement : « ma douce », comme on dit ailleurs : « ma chère et tendre ») ma femme me souffle à l'oreille : l'homme qui ne bouge pas de chez lui, qui ne met pas les pieds au cabaret, qui garde la baraque — par le beau temps et par le mauvais temps — qui ne dit jamais non à sa femme, qui berce les mioches et les torches quand ils piaillent, voilà un miracle. Eh ! bien, moi, je lui dis que ce n'est pas vrai ; ce n'est qu'un petit miracle.

Une femme qui n'a pas de langue et qui parle, ce n'est pas un miracle; mais une femme qui a une langue et qui sait se taire, c'est là un miracle comme on n'en a encore jamais vu !

DUÈ Z'HISTOIRÈS

Gare lo fû !

C'EIN sè passavè lâi ia quauquî senannès dein onna pinta dai z'einverons dè Lozena.
 L'âi avâi z'u onna misa dè bou, et vo sèdè præo que dein cliïau z'ocajons, on lâi bâi soveint mè quiè dè reson.

Et ma fâi quemin lo vin au dzor dè vouâi, lé rudo tchai, l'aviïon travaillî avoué lo chenique.
 L'étiïon què onna beinda qu'on iadzô la misa finia, n'aviïon pe ca lo coradzo d'alla reprèindrè lé z'uti, et sé son très ti eimbryi contré la pinta.

On iadzô arreva, tsacon dèmanda la rachon que peinsavè que pouâi onco supporta, lé pllie faiblès l'ont præi la petita roquille et lé z'autros, la droblia.

Ào bet d'on momeint l'iront ti lé brès su la trabilia et lé ge asse luiseints quiè cliïa dai lut-zèrans.

L'aviïon assebin ti onna djoûta einfliïa quemin se l'avont z'u onna radzo dè deints, pè rappoo que tzacon l'avai præi on premiau d'attaque.

Lo Samuiet ke n'avâi pas pu allâ à cliïa misa, vegne assebin à la pinta, avoué son nè-vâo, po bairè on demi et vairé quemin la misa l'avai étâ.

Lo nevâo fe tot èbaya dè veré qu'eïn avai pas ion de la granta trabilia que foumavè, et lin dèmandè la rèsôn à s'nonclio, que l'âi repond :

— Ne vâi-tou pas que l'est pè prudèince, kâ ie savont præo que sè ion dè leu allumavè onna motzette preindront ti fû !

Ouna partiâ de Bènechon

Vo sèdè præo ceïn que l'est qu'onna Bènechon ? Po cliïa que ne le savont pas, l'est onna fita dè veladzo à pou præ quemeïâl lé zabbayis dè per tsi no, et que sé fant dein lé z'eindrâi catholiquès.

Po eïn reveni à cliïa partiâ, l'étiïon don quatro velottès pas oncora adrâi échuvi derrâi lé